

tout, à flétrir par le ridicule tout ce qu'il y a de respectable et de sacré parmi les hommes. Se peut-il, en matière de religion et de morale, des autorités plus frivoles ?

Secondement, autorités méprisables. Que mépriserons-nous, si ce n'est l'imposture, l'obscénité, l'hypocrisie. Or, n'est-ce point là le triple caractère des écrivains dont nous parlons ? Quelle secte affecta jamais tant d'aversion et de dédain pour la vérité ? Lisez cette multitude d'ouvrages impies dont ils ont inondé l'Europe : le mensonge s'y montre à toutes les pages. Citent-ils un fait, il est contourné ; une date, elle est fautive ; un texte, il est dénaturé. Lisez ensuite leurs correspondances secrètes et authentiques, publiées par leurs propres disciples : vous y verrez qu'ils se sont fait du mensonge et de la calomnie une science et un art dont ils se donnent mutuellement des leçons, et sur lequel ils fondent toute l'espérance de leurs succès. Faut-il citer ?... J'ai honte.—Mais quoi ! l'on veut des preuves... Eh bien ! citons une phrase, entre mille, extraite littéralement de la plus fameuse de ces correspondances, et adressée, en forme de sentence et de précepte, par le Socrate de Ferney, à l'un de ses adeptes. Ecoutez, mes Frères, et ne me blâmez pas, si je suis réduit à faire entendre de pareilles maximes dans cette chaire. Je le fais, assuré, comme je le suis, de l'horreur qu'elles vous inspireront : « Le mensonge, dit le patriarche de notre prétendue philosophie, est une très-bonne chose, quand il fait du bien ; il faut mentir, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours ; mentez, mes amis, mentez. » Cette doctrine, je crois, n'est ni équivoque ni incomplète ; et l'on sait si la pratique des disciples répond aux enseignemens du maître : qu'on en juge par ces milliers de mensonges palpables et de calomnies philosophiques, qu'on répand tous les jours avec un zèle infatigable, pour faire du bien. Voilà pour le caractère d'imposture. Mais comment parler de leur cynisme ?

Ne dois-je pas craindre de blesser la pudeur, en rappelant seulement l'idée de ces poèmes, de ces romans, de ces contes prétendus moraux, de ces traités des mœurs, de ces confessions impudentes, de tant d'autres productions honteuses, qui les couvrent d'un éternel opprobre, et les font descendre du rang de philosophes et de sages, à celui de vils et infâmes corrupteurs de la morale publique ? Voilà pour le caractère d'obscénité. Vous vous étonnez peut-être que j'y ajoute celui d'hypocrisie ? Ah ! vous avez donc oublié ces lâches et continuel désaveux de leurs sentimens et de leurs écrits ; ces protestations multipliées et mensongères d'attachement et de respect pour la religion dont ils avaient juré la ruine ; et puisqu'il faut le dire, enfin, quoique je frémissé d'horreur à ce souvenir, ces professions de foi et ces communions de Ferney, et ces paroles abominables : « Il faut communier, pour mieux décrier la superstition, il faut être hypocrite ! » Qu'en dites-vous, mes Frères ? sont-ce là des autorités méprisables ?

Mais achevons. Autorités absolument nulles. Quoi de plus nul que ce qui n'est rien, ou qui se détruit soi-même ? Pour qu'une secte ait une autorité quelconque, ne faut-il pas qu'elle ait une doctrine quelconque ? Or, la secte incédule n'a point de doctrine. Je défie qu'on me montre un seul point sur lequel les maîtres et les disciples soient d'accord, et que l'on puisse compter un seul article convenu de leur symbole. Je vais plus loin : je défie que l'on me cite deux de ces hommes qui soient d'accord entre eux, dont l'un ne dise pas, sur une foule de points, précisément le contraire de ce que dit l'autre. Ce n'est pas assez : je défie qu'on m'en nomme un seul qui soit d'accord avec lui-même, qui ne détruise pas dans un livre ce qu'il a établi dans un autre livre, et souvent, dans le chapitre qui suit, ce qu'il vient d'avancer dans le chapitre qui précède. Ces philosophes sont des Protées, et leurs ouvrages un chaos de con-

traditions. Ouvrez à telle page, vous trouvez un déiste; à telle autre, un athée; plus loin, un sceptique; ici, un sectateur de Confucius ou de Mahomet; là, un adorateur d'idoles; ailleurs, un chrétien; voici le panégyriste enthousiaste de la vertu; voilà l'apologiste ardent de tous les vices: c'est le même homme; il est tour à tour l'avocat de l'humanité, celui du meurtre et du suicide, l'ami de l'ordre et des lois, le prédicateur de la rébellion et de l'anarchie. Apprenez-moi donc ce qu'ils enseignent, et ce qu'ils veulent, avant de me parler de leur autorité; et s'il est évident qu'ils n'ont ni enseignement, ni principe, avouez que leur autorité est nulle, et que, dans la balance de la raison, elle ne pèse absolument rien. Que serait-ce, après cela, si je montrais les plus éclairés et les plus recommandables d'entre eux, abjurant, détestant leur philosophie insensée, les uns sur leur lit de mort, les autres dans la vigueur de l'âge et de la santé; condamnant, anathématisant leurs propres écrits; prenant le ciel à témoin qu'ils n'ont jamais ajouté foi eux-mêmes aux monstrueuses opinions qu'ils professaient, et que la vanité toute seule les a soutenus dans cette profession d'impiété contre leur conscience; enfin, implorant avec larmes le pardon et les secours de cette même religion qu'ils avaient si impudemment outragée? Non, il n'y eut jamais d'autorités si frivoles et si nulles que celles de cette secte; et nous avons bien droit de conclure que les préférer aux autorités si graves et si importantes que nous avons produites en faveur de la religion, c'est le comble ou de la mauvaise foi ou de la folie.

Que me répondra l'incrédule? qu'il abandonne les autorités pour se réfugier dans les preuves? Ah! c'est ici qu'une plus grande confusion l'attend: car je le suivrai dans ce dernier retranchement, et je vais l'obliger encore à convenir que les preuves sur lesquelles la religion s'appuie, sont des preuves solides, convaincantes et péremptoires, tandis que les raison-

nemens sur lesquels l'incrédulité se fonde, ne sont que des arguties vaines et de grossiers sophismes. J'abrège et je me hâte d'achever, après avoir respiré un moment.

Parmi tant de preuves qui établissent invinciblement la divinité du christianisme, je me borne à quatre principales, que je vais exposer en peu de mots: les prophéties, les miracles, la sublimité de la doctrine, la sainteté de la morale.

Premièrement, les prophéties. Un grand événement, unique dans les annales du monde, et qui doit en changer la face, est solennellement annoncé, quatre mille ans d'avance, aux premiers auteurs du genre humain. A mesure que les âges se succèdent, les prédictions relatives à ce merveilleux événement se multiplient, s'éclaircissent et se développent. Le nom du Messie ou du Christ, et les prodiges qu'il doit opérer, retentissent dans tout l'univers, plusieurs siècles avant qu'il paraisse. Tout, jusqu'aux moindres circonstances qui le concernent, jusqu'aux suites les plus éloignées et les plus extraordinaires de sa venue, est marqué avec une précision et un détail qui semblent convenir moins à des prophètes qu'à des historiens. Le temps et le lieu où il doit naître d'une vierge; la race royale dont il doit sortir; les particularités de sa vie; les douleurs et les ignominies de sa mort; le triomphe de sa résurrection glorieuse; la dispersion du peuple juif en tous lieux, et sa conservation miraculeuse au milieu de tous les autres peuples, sans pouvoir ni se réunir jamais, ni jamais être détruit; la conversion du monde idolâtre; la fondation d'une église impérissable, et d'un royaume spirituel, qui s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre; tout, encore une fois, est prévu et annoncé: tout s'exécute de point en point, par des moyens aussi incompréhensibles que les effets mêmes; et l'univers entier, depuis plus de dix-huit cents ans, est témoin de l'accomplissement littéral de ces antiques et étonnans oracles. Comme donc il

est certain que Dieu seul peut lire de si loin dans l'avenir, et dévoiler, des milliers d'années à l'avance, les profonds desseins qu'il doit un jour exécuter, nous concluons qu'une religion ainsi prédite est une religion divine : première preuve.

Secondement, les miracles. Le Christ, annoncé comme fils du Tout-Puissant et comme Dieu, fait les œuvres de sa toute-puissance. Chacun de ses pas est marqué par des prodiges. D'une parole il rend la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts de quatre jours. Ses ennemis acharnés sont témoins de ces merveilles, et ne songent pas même à les contester. Ses apôtres en opèrent de semblables dans toutes les contrées de la terre. Rome et Athènes sont dans l'étonnement, comme la Judée; l'Académie et le Portique se troublent, comme la Synagogue. Les Gentils se convertissent en foule, et se font égorger pour une religion qui donne une telle puissance à ses ministres. Les impies mêmes et les persécuteurs, les prêtres et les philosophes du paganisme, aussi bien que les Juifs opiniâtres, avouent unanimement la vérité des miracles qui les confondent, et n'imaginent point d'autre réplique que de les attribuer follement à la magie : tant les faits sont palpables ! tant le doute est ici impossible ! Comme donc il n'appartient qu'à Dieu de commander à la nature, et d'en changer à son gré les lois, nous concluons sans hésiter qu'une religion dont l'auteur s'est montré le maître de la nature, est une religion divine : seconde preuve.

Troisièmement, la sublimité de la doctrine. Tandis que toutes les nations de l'univers sont plongées dans les plus épaisses ténèbres, que leurs croyances religieuses ne sont qu'un monstrueux amas de superstitions grossières, de fables absurdes et de mystères impurs; que les sages les plus vantés se sont égarés avec le vulgaire, quelle est cette religion qui répand tout-à-coup la lumière dans le monde, qui enseigne toutes les vérités sans aucun mélange d'er-

reur; fait tomber de leurs autels tous ces dieux d'argile, de bois et de métal que le genre humain adorait, et proclame l'unité d'un Dieu incorporel, infini, éternel, tout-puissant, qui a tiré du néant tout ce qui existe, qui a fait l'homme à son image, l'a placé dans un séjour de délices, d'où le péché l'a ensuite banni, et lui a envoyé, dans sa disgrâce, un divin Réparateur, pour le relever de sa chute et le ramener au bonheur par la vertu ? Quand nous voyons, d'une part, toutes les doctrines enfantées par l'esprit de l'homme, si incohérentes, si fausses et si abjectes; de l'autre une doctrine si vraie, si parfaitement liée dans toutes ses parties, si supérieure à la raison, et en même temps si conforme à ses notions les plus saines, nous concluons, avec confiance, qu'une pareille doctrine n'a pu venir que du Ciel : troisième preuve.

Quatrièmement enfin, la pureté de la morale. Il n'est aucun des détracteurs du christianisme qui ne convienne, lorsqu'il parle sérieusement, que la seule morale parfaite et irréprochable en tout point est celle de l'Évangile, ce code admirable, qui ne défend pas seulement l'homicide, mais prescrit le pardon des injures et l'amour des ennemis; qui, non content de condamner l'adultère, porte le remède à la source même de tout désordre, en ne permettant que des pensées pures et de chastes désirs; qui n'ordonne pas seulement de respecter le bien d'autrui, mais de partager son propre bien avec le pauvre, et de prêter gratuitement aux nécessiteux; qui, s'il ne fait pas un précepte aux hommes de pratiquer toutes les vertus des anges, les y invite du moins par ses conseils, et les y instruit par ses maximes. Comment donc ne pas conclure que la seule religion dont la morale soit digne de Dieu, est aussi la seule qui ait Dieu pour auteur ? Quatrième et dernière preuve.

Que l'incrédulité vienne exposer à son tour, non ses preuves; comment en aurait-elle, puisqu'elle n'a pas de doctrine, et que, ne croyant rien, comme son

nom même d'incrédulité l'exprime, elle ne peut aussi rien établir ? mais qu'elle expose du moins ses objections et ses difficultés, puisque son unique prétention est de détruire. Eh bien ! mes Frères, chose étonnante ! j'ose avancer qu'elle n'a pas même, à proprement parler, d'objections ; tant ce qu'elle objecte est futile et indigne de l'attention d'un esprit solide. C'est ce que je vais rendre sensible d'abord à l'égard des prophéties. Appliquez-vous un moment. Quand il s'agit d'un vaste corps de prédictions relatives à un personnage extraordinaire et unique, clairement désigné d'avance et peint trait pour trait, et de plus à un ensemble immense de faits qui embrassent tout le plan de la religion, toute la suite des siècles, et toute la destinée du monde ; la rencontre fortuite de l'évènement avec la totalité de semblables prédictions, étant évidemment impossible, il n'y aurait que deux sortes d'objections sérieuses à leur opposer : il faudrait montrer, ou qu'elles ne sont pas accomplies, ou qu'elles ont été fabriquées après l'évènement. Or, ces deux objections, on ne peut songer ni à les soutenir, ni même à les proposer. Dire que les prophéties ne sont pas accomplies, serait un mensonge trop palpable, puisqu'il suffit de les ouvrir, pour reconnaître que Moïse, David et Isaïe ont parlé de Jésus-Christ comme les évangélistes. Dire qu'elles ont été fabriquées après coup par les chrétiens, serait une supposition trop absurde, puisque nous les trouvons dans les mains des Juifs nos ennemis, depositaires non suspects des oracles qui les condamnent, et témoins irrécusables de l'antiquité des livres qu'ils ont reçus de leurs pères. Ces deux objections donc, les seules qui en méritent le nom, étant reconnues inadmissibles, il ne reste plus aux incrédules, tranchons le mot, que de pitoyables chicanes. Laissons-les donc se débattre ; qu'ils se récrient sur l'in vraisemblance que les Juifs eussent crucifié Jésus-Christ, s'il leur eût été si clairement annoncé par leurs prophètes : nous dirons que, plus ce dénoûment était invrai-

semblable, et par conséquent impossible à prévoir humainement, plus il faut avouer la divinité des prophéties ; puisqu'il est certain qu'elles prédisent, en cent endroits, le crucifiement du Christ par les Juifs, et que les Juifs ont en effet crucifié Jésus-Christ. Qu'ils ajoutent, avec leur ton habituel d'ironie et de dérision, qu'une prophétie est une chose extraordinaire, et que des philosophes ne croient pas aux choses extraordinaires ; nous rirons à notre tour de ces airs de dédain et d'arrogance, qui ne peuvent couvrir ici la fausseté du raisonnement ni l'impuissance de répondre. Certes, nous pensions bien aussi que la connaissance anticipée de l'avenir est une chose extraordinaire, et si extraordinaire, qu'elle ne peut être attribuée qu'à Dieu seul ; d'où vous nous avez entendu conclure que, lorsque le fait d'une si extraordinaire prescience est invinciblement prouvé par tous les monumens d'une religion, il est raisonnable de croire à cette religion comme divine. Nos philosophes, au contraire, sans pouvoir ébranler la certitude du fait, c'est-à-dire de la prédiction et de son accomplissement, concluent de cet extraordinaire même, qui est ici le sceau de la Divinité, qu'il n'y a rien de divin, et qu'il ne faut point croire. O prétendus sages, votre délire est incompréhensible !

Voyons s'ils raisonnent mieux sur les miracles. Pour affaiblir cette seconde preuve, il faudrait, dans cette multitude de prodiges que rapportent les livres saints, en prendre au moins un, le discuter, et faire voir ou qu'il est faux, ou qu'il n'est pas suffisamment certifié ; mais c'est ce qu'on n'a jamais entrepris et qu'on n'entreprendra jamais. Car, que peut-il manquer à la certitude de faits publics, attestés par les amis et par les ennemis, par les martyrs et par les bourreaux, par les savans et les sages, comme par les ignorans et le simple peuple ; par la Judée frémissante et la synagogue confondue, comme par la gentilité étonnée, et enfin par le monde entier converti ? Quand donc, à des faits constatés de cette sorte

et qu'il est impossible de nier sans folie, on n'oppose que des raisonnemens en l'air et d'une absurdité manifeste : quand on est réduit à dire que Dieu n'a pas pu, n'a pas dû opérer des miracles, parce que nos philosophes ne lui permettent pas de s'écarter des lois de la nature qu'il a une fois établies; ou bien que tout un peuple, témoin de la résurrection des morts, de la guérison des aveugles-nés, ne doit pas croire ce qu'il voit de ses yeux, ce qu'il touche de ses mains, parce que, nous assure-t-on, des faits surnaturels ne sont pas croyables, même quand ils sont palpables et visibles; on se moque, et l'on ne mérite pas même une réponse sérieuse. Voilà cependant, ô mon Dieu! les grossiers sophismes qui ont fait l'admiration d'un siècle insensé, et lui ont paru préférables à la lumière divine qui jaillit de votre parole sainte!

Avançons. Qu'opposent nos incrédules à la troisième preuve tirée de la sublimité de la doctrine? Osent-ils nier que le christianisme tout seul nous a donné des notions exactes sur la nature et les attributs de la Divinité, sur l'origine, les devoirs et la destinée de l'homme; et qu'un enfant parmi nous, instruit des élémens de sa religion, est plus éclairé sur ces grands objets, que ne le furent les Socrate, les Platon et toutes les écoles fameuses de Rome païenne et de la Grèce? Non, il faut bien qu'ils l'avouent. — Mais quoi! cette doctrine si sublime renferme des mystères; et un philosophe ne peut admettre que ce qu'il comprend! — O prodigieux excès d'orgueil et de folie! vous êtes trop habiles pour admettre des mystères! mais montrez-moi donc quelque chose dans l'univers qui ne soit pas un mystère pour vous? Comprenez-vous, je ne dis pas, ce que c'est que Dieu, mais ce que c'est que votre propre esprit, que votre pensée, que cet admirable instrument de la parole par laquelle vous communiquez avec vos semblables? Comprenez-vous, je ne dis pas, les mouvemens si réglés de ces grands corps qui roulent sur vos têtes, ni

les lois qui régissent les mondes, ni ces vastes combinaisons qui embrassent et enchaînent tout le système des êtres? mais comprenez-vous l'instinct de l'animal qui vous sert, la reproduction des plantes que vous semez de vos mains et qui croissent sous vos yeux, la structure d'un insecte ou d'une fleur, la nature du grain de sable que vous foulez à vos pieds? Refuserez-vous de croire à toutes ces choses, parce qu'il n'en est aucune, si petite qu'elle soit, qui ne surpasse votre intelligence? ou bien prétendez-vous que les choses naturelles et humaines peuvent être incompréhensibles et mystérieuses, mais qu'il ne convient pas que les surnaturelles et les divines le soient? Voyez à quelles absurdes conséquences vous mène le délire d'une philosophie qui entreprend de raisonner contre Dieu.

Enfin, qu'avez-vous à objecter contre la morale évangélique? N'est-elle pas assez sainte? O honte! mes Frères; c'est sa sainteté même qu'ils ne rougissent pas de lui reprocher : elle est trop pure, disent-ils, et trop ennemie des penchans de la nature; en comprimant les passions, elle étouffe le germe des grands sentimens et brise le ressort des grandes actions. Les entendez-vous? ils laissent tomber ici le masque, ces hommes aussi pervers qu'insensés, ces précepteurs du vice autant que de l'impiété, qui osent avouer une doctrine désavouée autrefois par l'école infâme d'un Epicure. La vertu, selon eux, consiste, non à combattre les inclinations déréglées de nos cœurs, mais à les suivre. C'est la volupté, l'orgueil, l'égoïsme, l'avarice, l'ambition, qui seuls élèvent les âmes et les poussent aux grandes choses. Ainsi, la volupté désormais formera les épouses fidèles, les vertueux pères de famille, les enfans soumis et respectueux! l'égoïsme produira le dévouement des héros et de ceux qui s'immolent pour le prince et pour la patrie! la cupidité des richesses nous donnera des Vincent de Paul et des Filles de la charité! l'ambition et l'orgueil nous donneront des rois tels

que saint Louis, et des princes tels que ceux qu'une Providence favorable nous a rendus! Ah! nous connaissons les grandes choses que les passions produisent, lorsque, déchaînées par une philosophie en délire, elles règnent en liberté. Nous en avons fait une fois la douloureuse expérience : puisse-t-elle ne se renouveler jamais pour le malheur du monde!

Mais, pourquoi discuter plus long-temps avec des hommes en qui l'incrédulité a éteint toute lumière, et qui, par l'extravagance de leurs opinions, seront tôt ou tard la fable de l'univers? Eh! qu'y a-t-il de si connu qu'ils n'aient ignoré, ou de si évident qu'ils n'aient révoqué en doute? D'erreur en erreur, d'abîme en abîme, jusqu'où en sont-ils venus? Ils ont nié, mes Frères, et la certitude historique, sans laquelle il n'y a rien de certain dans les choses humaines; et la distinction du bien et du mal moral, fondement unique de tous les devoirs; et l'existence de Dieu, cette cause première sans laquelle rien ne saurait exister. Ils ont nié jusqu'à leur propre âme, qu'ils ont confondue avec la matière; jusqu'à leur raison, qu'ils ont mise au-dessous de l'instinct. Par un prodige de contradiction qui n'eut jamais d'exemple, ils se sont vantés d'être les seuls et infaillibles organes de la vérité, et ils ont dit qu'il n'y a ni vérité ni mensonge; ils se sont donnés pour les maîtres et les modèles de la vertu, et ils ont dit que vice et vertu sont une même chose; ils se sont décerné fastueusement les titres de sages par excellence, de précepteurs et d'oracles du genre humain, et ils ont dit : Nous sommes des bêtes.

C'est ainsi, grand Dieu, que, voulant s'élever au-dessus de vous, ils sont tombés au-dessous de l'homme; et nous avons vu se vérifier en eux la parole de votre Apôtre : Que ceux qui mépriseraient vos enseignemens divins seraient livrés à un sens réproché, à un esprit d'erreur et de vertige : *Tradidit illos in reprobam sensum* (1); que, s'évanouissant dans l'or-

(1) Rom. 1, 28.

gueil de leurs pensées, se perdant dans le labyrinthe de leurs inventions et de leurs systèmes, ils ne trouveraient plus la route de la vérité et du bonheur : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (1); que, du fond de leur cœur corrompu, s'élèveraient des vapeurs épaisses, qui, troublant et obscurcissant leur intelligence, les plongeraient dans des ténèbres profondes : *Obscuratum est insipiens cor eorum* (2); et que, pour avoir eu la criminelle ambition de se faire un nom immortel par une fausse et audacieuse sagesse, ils seraient flétris à jamais de la célébrité qui s'attache à la mémoire des insensés fameux : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (3).

Puissent leurs disciples, instruits par leur châtiement, abandonner leurs traces! Puisse le monde entier, en rendant justice à leurs talens; détester le sacrilège abus qu'ils en firent, et s'attacher inviolablement, ô mon Dieu! à votre doctrine sainte, qui seule nous éclaire ici-bas de la véritable lumière, et nous conduit au séjour bienheureux où nous la contemplerons éternellement et sans nuage, au sein du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Ainsi soit-il.

(1) Rom. 1, 21.

(2) Rom. 1, 21.

(3) Rom. 1, 22.